

Coopérative
riez la force
le marché.

ENS

ves de la nation.
re, M. le chanoine
déplorait le fait que
tion rurale ne compte
44 pour cent de notre
totale, tandis qu'en
cent de nos gens vi-
es terres.
tentent de faire com-
fils de cultivateur
jouet d'une illusion
a vie plus facile à la
campagne, ceux-là
éminemment patrio-

se pas, braves gens du pays,
oi choisis par vos ancêtres,
re où vous régniez en maîtres
on qu'entourent les taillis.

n plus, les érables vieillies
enfance ainsi que les grands hêtres
enfants, robustes petits arbres
ix le charmant gasouillage.

as ! pour la ville incertaine
ci l'air libre de la plaine
e à la chute du jour ?

ira, la tâche abandonnée
pour vous la dernière journée
pi l'œuvre angustie, à leur tour !
Fernand GENEST.

de quatre-vingt-cinq
meilleur pour le mar-
exposition d'agneaux
nement, qui avait été
par un agronome de
conduite avec l'assis-
Division fédérale de
Animale dans la pro-
ébec, sur 250 agneaux
té classés dans la
ualité et ont rapporté
ximum du jour. Ces
ui se composaient de
e moutons châtrés, pe-
70 à 100 livres, en
5 livres par tête. Les
naux étaient petits et
t; leur poids ne dépass-
livres par tête et ils
endus de une à deux
livre de moins que les

des autres provinces de
ien à leur envier, ni au
de vue de la culture gé-
sécial de la valeur de ses

améliorer.—M. Gustave
rmes Expérimentales est
registrés de la ferme de
s un district où l'on fait
a, pourvu que l'éleveur

e la bonne tenue de tout
propriétaires des juments

ses et métisses lesquelles
lement bien conformées;
mbre exagéré de juments
mbre de celles-ci devant

rs de Bétail Canadien
ndi, le 7 décembre, à
lée est d'élaborer un

Si c'était à recommencer... !

Au rang du "bord de l'eau". — Gens de la ville et de la campagne. —
Où l'on "mange" de la misère... — Trop tard, hélas ! — Si
c'était à recommencer... ! — Eux furent fidèles à la Terre.

C'était aux Grondines que je devais rencontrer un officier du
cerce agricole, au sujet d'une convention de l'industrie laitière.
Après une longue course à travers les chemins ennuyeux de novem-
bre, quelle bonne chose qu'un arrêt chez le cultivateur hospitalier,
où tout s'unit harmonieusement pour vous faire accueil... !
Le soleil baissant achevait de réchauffer l'atmosphère de cette
journée d'automne et devait les petites vitres de la vieille maison de
Pierre de mon ami J. H..., du rang des Ecarts, communément appelé
le rang du bord de l'eau.



UNE VIEILLE MAISON ABANDONNÉE. Cette vieille maison de pierre, aux
deux cheminées sur le côté, est située à Grondines, sur la route Nationale.
Cette relique perpétue le souvenir de nos vieilles maisons françaises res-
semblant à celles des régions du nord de la France d'où sont venus beau-
coup de nos ancêtres.

Comme d'habitude, j'entrai par le fournil (il est de bonne poli-
tique, pour un agronome, d'entrer quelquefois par le fournil...) d'où
l'on me fit passer au salon. Là, j'attendis, seul avec les portraits
d'ancêtres dont les honnêtes figures semblaient me sourire avec
bienveillance...

Mais, par un hasard assez bizarre, on oublia d'avertir le proprié-
taire de ma présence. Cependant, par la porte entrebâillée du salon,
je le vis arriver, avec son frère, journalier à Montréal. Ils vinrent
tous deux s'asseoir sur le perron de pierre attenant à la maison.
Leur conversation semblait très animée.

N'osant les distraire, je demeurai à mon poste d'observation,
où, très indiscret, je l'avoue, j'entendis leur triste conversation...

L'ouvrier, bien bâti, mais pâle et l'air fatigué, disait : — Si c'était
à recommencer, je n'aurais pas vendu ma terre et je serais comme
toi, tranquille et heureux à la campagne...

— Mais tu n'as pas de quoi te plaindre, répondit son frère, tu tra-
vailles à peine huit heures par jour, et, chaque semaine, tu reçois
ta paie; toutes les commodités te sont offertes, en ville, sans parler
des distractions et autres avantages que nous n'avons pas ici.

— Ah, je sais, tu veux dire que ma vie est belle et sans misères,
que l'argent abonde chez moi, que nous allons au théâtre, et, des
distractions, en veux-tu, en voilà... ?

— Oui, de quoi te plains-tu ? Voudrais-tu revenir habitant aux
Grondines et manger de la misère comme nous autres ?

— On voit bien, toi, tu ne connais pas la vie du pauvre ouvrier,
en ville. Sais-tu, qu'avec ma famille, je vis dans une petite maison
étroite et sombre, dont le loyer me coûte près de \$200.00 par an,
que le prix de mon chauffage dépasse \$125.00 tous les ans; puis je
suis obligé de travailler dans une boutique surchauffée, sans air,
en face d'une machine qui me commande sans pitié et qui m'énerve
constamment... Pas d'air, pas d'appétit, pas de sommeil... !

— Tiens, c'est plus dur que je pensais, répliqua le cultivateur.

— Ensuite, ajouta l'ouvrier, de grand matin, il me faut prendre
ma petite chaudière, avec un diner froid, et marcher bon pas pour
arriver au deuxième coup de "criard" (la sirène)... C'est pire que
le travail des esclaves nègres dont t'a parlé ton garçon qui navigue
dans les pays du sud...

— Oui, mais tu as du bon temps, le soir, avec ta famille, tu lais-
ses la boutique de bonne heure ?

— Ah, le bon temps ! Quand j'arrive chez nous vers les sept heu-
res, je ne puis jouir de la vie de famille : les enfants sont couchés et
il me faut encore travailler à l'entretien de ma maison. Enfin, mon
ouvrage pénible du jour m'enlève l'appétit et même le sommeil.
Mes pauvres enfants perdent leur santé dans ce taudis, ne pou-
vant voir un coin de ciel, respirant l'air enfumé par ces longues
cheminées des usines qui déversent sur nous leurs déchets... ! Toi,
moins, malgré tes besognes pénibles, tu respirez, tu dors en paix,

tu as conservé ta santé, tu as une nourriture fraîche et saine, enfin
tu es ton maître; le bonheur est chez toi, mais moi... ?

— C'est bien vrai, conclut l'habitant, songeur, vous avez des
misères que j'ignorais, sans certains bonheurs que nous avons; mais
mon frère, reviens sur la terre !

— Trop tard, hélas ! Je n'ai pas d'argent pour acheter une terre
et ma femme est de la ville... tu sais, une fille de la ville pour cul-
tiver... et, avec des enfants faibles, peu habitués aux travaux des
champs. Voyons, on ne recommence pas sa vie à cinquante ans... !
Que veux-tu que je fasse, sinon continuer ma triste existence. Au-
trefois, je croyais, comme les jeunes de mon temps, à tous les
avantages des villes, sans songer aux inconvénients, mais main-
tenant... ! J'étais comme toi, bâti pour la terre; actuellement, je
suis un déplanté à Montréal, et pour toujours...

Sur ce, la conversation s'arrêta pour faire place à un morne
silence. Tête basse, les deux hommes semblaient réfléchir. Quant
à moi, qui avais suivi des yeux le manège de ce désespéré et entendu
les plaintes de ce déraciné, je pensais à la nécessité de mieux éclair-
er les cultivateurs sur leur situation, à les instruire davantage sur
les choses de leur métier, à rendre leur administration plus payante,
à diminuer leur prix de revient, en un mot à les conserver à la terre
par une méthode qui augmenterait leurs rendements à un prix
de revient moins élevé; en leur faisant voir qu'il y a aussi des avan-
tages à vivre à la campagne, à côté de leurs misères quotidiennes,
etc.

Tout-à-coup, nerveusement, mon ouvrier se leva; ses yeux
fiévreux embrassaient d'un regard douloureux le Saint-Laurent
coulant à nos pieds ses eaux argentées, et, jetant la vue vers les
jolies dépendances de son frère, encadrées par les pentes d'un labour
harmonieusement tracé, près duquel paissait un magnifique trou-
peau de moutons blancs, le pauvre homme, montrant tout ce paysage
enchanteur, ajouta d'une voix navrée : "J'ai aimé tout cela, mais
c'est fini... Si c'était à recommencer..."

Un silence de mort succéda à ce douloureux cri de l'âme. Au
mur du salon, les honnêtes figures des ancêtres semblaient me re-
garder avec angoisse. Les anciens pleuraient... ils pleuraient, avec
leur descendant...

Je repris le chemin du fournil, très à la gêne, honteux d'avoir
été si indiscret... Le vieux et la vieille, l'air heureux, se rendaient
à l'étable, faire le train et aider aux jeunes. Je regardais ces vieux,
blanchis par l'âge, semblant murmurer ensemble les chansons de
leurs jeunes années, croyant encore voir flotter devant eux l'aube
heureuse des jours anciens.

Sur la terre gelée, cheminant péniblement vers les bâtiments,
le vieux souriant à sa vieille devait dire quelque chose comme cela :

Nous marcherons tous deux jusqu'au bout du chemin,
Et quand nous atteindrons la cime solennelle,
Puisse-nous, côte à côte et la main dans la main,
Descendre ensemble encore dans la vie éternelle...

Eux furent fidèles à la Terre ! Si c'était à recommencer... !

JEAN-CHS MAGNAN, Agronome, St-Casimir.

Inspection des étalons pour l'année 1926

Itinéraire que suivront les inspecteurs du ministère de l'Agriculture de Québec
du 10 au 11 décembre, 1925.

Déc. 10—La Malbaie... Hôtel Murray-Bay... 10.00 à 10.30 a. m.
10—St-Irénée... Hôtel Girard... 2.00 à 2.30 p. m.
" 11—Baie Saint-Paul... Hôtel Victoria... 10.00 à 10.30 a. m.

L'inspection annuelle est obligatoire pour tous les étalons destinés à la monte.
Veuillez avertir les propriétaires dans votre localité.

Le permis obtenu pour 1925 doit être remis aux inspecteurs lors de l'inspection.

Votre tout dévoué,

OSCAR LESSARD,

Secrétaire, comité de Surveillance des étalons



"OMAZON"

Poudre tonique nutritive médicamenteuse
dont l'action sur l'estomac, le foie et les
intestins favorise la croissance, le déve-
loppement normal et assure la santé des
animaux de la ferme. Incomparable dans les cas de Coliques,
Vers, Constipation, Rhume, Diabète, etc.

POUR TOUS LES ANIMAUX DE LA FERME LE GRAND REGULATEUR DE LA SANTE

POUR LES CHEVAUX—Cette poudre est un tonique sans rival
elle donne force et endurance.

POUR LES VACHES—Elle stimule l'appétit
aide la digestion et l'assimilation de la nour-
riture d'où plus de lait et de beurre.

POUR LES POULES—Ajouter une petite
quantité de cette poudre à la nourriture or-
dinaire assure une ponte régulière et constante.

Eh vente partout — 60 cents.

Dr. Ed. Morin & Cie, Limitée, Québec, P.Q.

